

Compte rendu, festival. Cuenca (Espagne, Castilla La Mancha). Les 17, 18, 19 avril 2014. 53ème SMR Semana de Música religiosa de Cuenca. Récital Natalia Valentin, Office des Matines par Schola Antiqua et The Tallish Scholars



Cuenca

2014. La réussite d'un festival tient outre à la qualité artistique des programmes présentés (une constante surprenante ici depuis presque 10 ans), surtout à la cohérence développée et défendue au sein des lieux où il prend place. La multitude d'églises et de sites favorables à l'expérience du concert, – instrumental, vocal, choral-, à Cuenca (concentrés dans la ville ancienne, constituant le bourg vieux et historique, perché sur le rocher) est spécifiquement idéale pour créer un climat magique. A nouveau cette année, cette alchimie combinatoire est devenue réalité ; ce miracle entre musique et architecture confirme la place du festival de musique sacrée à Cuenca, au moment de la Semaine Sainte, parmi les plus saisissants au monde. Le festival a certes plus de 50 ans, ce qui en fait le plus ancien des événements de musique en Espagne (et en Europe), mais il a su, grâce au discernement de sa directrice artistique actuelle, Pilar Tomas, préserver une

très forte identité musicale qui sait s'appuyer sur les ressources locales.

Comme toujours, le Salzbourg de Castille La Manche, à moins d'1 h en train de Madrid, captive cette année par le respect de ses fondamentaux : rythme, cohérence, complémentarité entre les programmes présentés et donc interaction pertinente avec les sites investis.



Jeudi 17 avril, à l'église de Santa Cruz (l'église est désaffectée, aujourd'hui écrin pour les événements culturels), est un vaisseau lumineux dont les fenêtres hautes plongent à vide sur la vallée alentour, offrant une vue splendide sur les collines environnantes. La pianofortiste **Natalia Valentin** y présente à 12h30, un récital de musique romantique française principalement dédié à Charles-Valentin Alkan dont 2013, dans l'ombre de Wagner et Verdi avait marqué le centenaire. Le

Liszt français du piano a été défendu par l'interprète tout au long de l'année 2013 et donc jusqu'au printemps 2014, lors d'une tournée événement (intitulée » Mysticisme et Spiritualité «) où Natalia Valentin restitue le feu mystique et l'intense dramaturgie spirituelle d'un musicien solitaire, exigeant, plus tourné vers Mozart que Wagner, évidemment inspiré, hautement flamboyant, dont les crépitements fervents n'empêchent pas une suractivité parfois narrative, sublimée cependant par une très haute virtuosité et des audaces harmoniques souvent savoureuses.

C'est dire le défi d'un tel programme pour un pianiste, d'autant plus sur un pianoforte (dont Natalia Valentin est aujourd'hui l'une des plus sensibles spécialistes). Jouant de la réverbération du lieu, de la mécanique de l'instrument (un Érard de 1853, parfaitement préparé pour l'occasion), la claviériste se montre une étonnante interprète, combinant des qualités trop rares aujourd'hui pour ne pas être distinguées : délicatesse d'un jeu perlé et sensible, rayonnante musicalité intérieure, sûreté de la main gauche, flexibilité poétique de la main droite, le tout conférant à ce récital exceptionnellement abouti tant sur le plan de la construction et des pièces choisies (donc de leur enchaînement) que du style de l'interprète, une profondeur entre élégance et... intériorité voire troublante gravité.

Pianoforte en transe poétique

C'est assurément le cas dès la pièce d'ouverture, – mise en bouche finement sélectionnée (rappelant que le compositeur Salbourgeois fut un modèle pour Alkan), la sublime Fantaisie en ré mineur K397 d'un Mozart, d'une tendresse et d'une douleur secrète irrésistible. Révélant dans les failles ouvertes de prodigieux contrastes, cette intensité juste qui frappe immédiatement le cœur comme l'âme de l'auditeur. Les climats du récital sont ainsi aussitôt annoncées, défendues, magistralement incarnées où le clavier maîtrisé est révélateur d'étonnants vertiges mystiques et spirituels.



Même sentiment de liberté ici palpitante dans le Mendelsohn (Rondo Capriccioso opus 14) dont Alkan partage la confession juive et le confort d'une origine familiale plutôt aisée ; la pièce majeure de ce programme riche en découvertes demeure le sommet d'une inspiration à la fois dramatique c'est à dire intensément narrative... et mystique (**Super Flumina Babylonis**) : scène de massacre et cris impuissants des victimes évoquées où le jeu de Natalia Valentin n'est pas seulement éblouissant par sa facilité technicienne, il ouvre des climats poétiques infinis, sachant aussi clarifier la densité de l'écriture, restituant l'équilibre et la lisibilité des plans sonores, en particulier les jalons de la construction harmonique. Une telle sonorité, une telle interprétation se montrent bénéfiques et enthousiasmantes s'agissant d'un compositeur encore inconnu du grand public et pourtant respecté de son vivant par tous ses pairs, dont Liszt, et reconnu par eux, comme un pianiste-compositeur génial.

La pianiste insiste en fin de concert sur la coopération de la fondation Bru-Zane de Venise (Centre de musique romantique française) pour la réalisation de ce programme alliant découverte et accomplissement poétique, et pour l'accompagnement de toute la tournée Alkan 2012-2013-2014 (le

concert sera redonné au Musée romantique de Madrid le 23 avril). Il n'est pas d'exemples mieux réussis de révélation musicale comme d'approfondissement interprétatif. Certes il est des pièces plus académiques, voire pompeuses : le jeu tout en finesse de la pianofortiste sait en dévoiler cependant le miroitement intérieur, l'activité expérimentale, et cette quête des hauteurs invisibles qui rapproche Alkan, de Liszt et de Scriabine.

Le premier disque de Natalia Valentin était dédié aux Bagatelles de Beethoven (romantisme élégantissime là encore, dévoilant pourtant s'agissant de l'auteur de l'Eroica et de la 9ème symphonie, plusieurs pièces méconnues : le défrichage toujours). Gageons que l'extrême sensibilité de la musicienne ne se dévoile à nouveau au concert, au service de musiciens ou d'oeuvres méconnus. Sa curiosité la conduit à élargir encore le répertoire pour l'instrument : en témoigne aussi pendant le récital à Cuenca, la pièce » El Peregrino » du compositeur ibérique Martín Sánchez-Allú (1823-1858) dont la pianofortiste annonce de prochains prolongements au concert comme au disque... Maîtrisant parfaitement l'exercice solitaire, Natalia Valentin fait attendre d'autres réalisations comme concertiste. Le cercle des interprètes réellement convaincants sur le piano est restreint. De toute évidence, un immense talent à suivre désormais.

Matines du Vendredi Saint. L'un des temps forts du festival de Cuenca 2014 est aussi la restitution cette année de **l'Office Divin du Vendredi Saint**, soit le lendemain, vendredi 18 avril, initiant un long cycle de prières ritualisées en 8 » épisodes « ,

rythmant toute la journée afin de recueillir et méditer le sens spirituel des événements christiques transmis par la



tradition : ce Vendredi Saint, le Christ fut crucifié et expira sur la croix. Il n'est pas de moment plus intense sur le plan sacré que cette journée dramatique, avant évidemment l'aube salvatrice du Dimanche de la Résurrection. C'est également dans la réalisation des concerts, toute une symbolique de l'ombre du doute à la lumière de la vérité révélée : l'office des ténèbres qui s'appuie en partie sur les Lamentation de Jérémie, dresse alors un périple méticuleusement rythmé de la nuit au jour, passage suprême vers la lumière finale.

Ainsi à 7h30 (pour les Laudes), puis 10h (Prima et tercia), midi (Sexta), 15h (Nona), 17h (Ad Missam pre sanctificationum), 19h30 (pour les Vêpres), enfin 22h30, la chapelle du Saint-Sacrement attenante au cloître de la Cathédrale de Cuenca accueille les festivaliers qui traversent le corps de la Cathédrale pour y écouter deux formations chorales associées pour cet événement : **Schola Antiqua (Juan Carlo Asensio, direction) et The Tallis Scholars (Peter Philipps, direction).**

Le périple musical et liturgique (respectant l'extinction progressive des bougies du candélabre placé à gauche de la scène, bougie après bougie aux moments phares de la cérémonie) a commencé en réalité dès minuit et jusqu'aux premières heures du matin pour les Matines ; il fait alterner deux ensembles vocaux: plénitude très fluide et naturelle du chant grégorien pour Schola Antiqua (comprenant aussi des solos caractérisés), et finesse de la polyphonie Renaissance tardive signée Tomas Luis de Victoria, celle contemporaine du peintre Greco (particulièrement fêté en Espagne en 2014 pour le 400ème anniversaire de sa mort). Précis, articulés, fervents, les solistes des Tallis Scholars expriment ainsi l'exhortation spirituelle et la plainte régulière des Lamentations du prophète Jérémie dont l'appel à la conscience morale et l'autocritique sont remarquablement restitués. Pour nourrir la matière musicale du programme, Peter Philipps a puisé dans l'Officium Hebdomadae Sanctae de Victoria, paru à Rome en 1585 : une concordance de lieu subtilement amenée car El Greco est passé par Rome, après Venise et avant son séjour ibérique.

Outre la qualité des chanteurs, le lieu ajoute aussi à la réussite du rituel (très)matinal. Pour l'occasion, le festival a fait installer dans la galerie du cloître menant à la chapelle, plusieurs meubles bas portant une rangée de bougies, comme autant de jalons lumineux dans les Ténèbres, marquant là aussi le parcours progressif vers la révélation promise. Il faut décidément venir à Cuenca pour vivre ce vertige à la fois musical et spirituel, très subtilement » scénographié » par l'équipe de la SMR Semana de Música religiosa. Car plus globalement, le temps du séjour dans la cité, au moment du festival, chaque concert à l'échelle de la Semaine Sainte, constitue aussi une étape dans le parcours du festivalier, faisant passer l'auditeur qu'il soit croyant ou non, du temps de la réflexion à celui de la méditation, confronté au Mystère de la musique, comme à celui de la Résurrection finale.

Compte rendu, festival. Cuenca (Espagne, Castilla La Mancha). Les 17, 18, 19 avril 2014. 53ème SMR Semana de Música religiosa de Cuenca. Récital Natalia Valentin, Office des Matines par Schola Antiqua et The Tallish Scholars.

Illustration : Le Couronnement d'épines par Dirck Van Baburen. Le Christ à la colonne par Caravaggio (DR). Toutes les photos de concert à Cuenca 2014 : © S. Torralba 2014 pour la SMR (53ème Semana de Musica religiosa de Cuenca 2014).

**Compte rendu, récital
lyrique. Toulouse. Théâtre
des 3 T, Grande salle, le 18**

avril 2014. Le Jubilé d' Acide Lyrique

Ce sont quatre chanteurs « classiques » et même « baroques », qui ont osé désacraliser l'art lyrique. L'humour fin et décalé, la rigueur de la formation, une culture musicale immense et un sens du théâtre presque inné, ce mélange instable et volatil, ont d'emblée su trouver leur public, séduisant les connaisseurs de l'opéra les plus exigeants comme les néophytes. En dix ans, ils ont sillonné l'Hexagone et ont été au-delà des frontières avec le même franc succès. Ce mélange explosif leur a permis de décliner trois spectacles différents dont les titres déjà sont tout un programme: Récital parodique, Opus à l'oreille, la prise de la Pastille. Nous avons beaucoup aimé les trois en suivant une évolution progressive vers l'intégration de musiques des plus diverses. Pour fêter les dix « premières » années de cette fabuleuse aventure, le théâtre des 3 T à Toulouse les a invité pour plusieurs représentations autours des fêtes de Pâques. L'écrin de la grande salle du Théâtre des Trois T, connu pour ses soirées humoristiques convient idéalement au nouveau spectacle. Ils se présentent sans sonorisation et l'alternance parler-chant est très naturelle. Promettant des morceaux choisis, il faut bien dire que tout a l'air nouveau et s'articule finement comme créé sur l'instant.



Jubilé radioactivodéjanté

Ce n 'est pas leur moindre qualité que cette impression d'improvisation et d'amusement délirant, vécue en partage avec leur public. Ils jouent dans cet opus très habilement sur la menace d'un dérapage fatal imminent, avec des bricolages géniaux et des rattrapages sur le fil. Ceci rapproche le public des musiciens car les spectateurs sont souvent pris à parti. La salle participe donc au spectacle et tout passe très vite sans que l'on puisse dire combien le temps a duré. Cette mise en abîme pirandellienne permet des effets loufoques de téléphone et d'annonce officielle et rend le public complice des pires facéties. La deuxième leçon d'Allemand est inénarrable ! La nomination à « L'Agony-Award » vous fera écouter autrement les si nombreuses sublimes morts lentes à l'opéra ...

Je ne souhaite pas déflorer les effets du spectacle, aussi je ne détaillerai ni l'histoire ni les airs choisis. Mais le mélange grand opéra, musique sacrée, variété française musique internationale et tube des comédies musicales est sur-

vitaminé. La superposition d'un style archaïque religieux et de la musique de variété prouve la virtuosité dont ils sont capables.

Les personnages sont attachants dans leurs pires excès. En Diva « Tyrraniconymphoglamour », **Stéphanie Barreau** authentique mezzo-soprano règle définitivement leur compte à toutes les sopranos en commençant par Aïda ! Elle ne fait qu'une bouchée de son Don Juan de ténor qui ne cesse de mourir, très souvent à ses pieds. **Omar Benallal** est en ténor une sorte de « Pavarottigastonlagaffe » épris de disco autant que de danse classique... **Benoît Duc** est un baryton qui se drape dans sa dignité outragée mais n'arrive pas à s'imposer en « Commdeurdarkvador », toujours rabroué par la Diva. **Stéphane Delincak** est époustouflant au piano par une aisance renversante dans des arrangements millimétrés, aucun style ne lui est étranger et il sait ménager des surprises incroyables... Le « Ring fromager » est digne des galas Hoffnung. Son jeu scénique outré de pianiste « Navropathe » frôle souvent le trop, mais il arrive à mettre le public dans sa poche in extremis.

Acide Lyrique c'est un remède contre toutes les morosité et ça rend le spectateur heureux et intelligent, si, si ... Cet humour là est bienfaisant, assurément ! Vite une tournée, et remboursée par la sécurité sociale tant qu'elle existe !

Toulouse. Théâtre des 3 T, Grande salle, le 18 avril 2014. Le Jubilé d' Acide Lyrique. Spectacle humoristique mêlant extraits d' opéras, mélodies, musiques sacrées, comédies musicales, chansons françaises et internationales. Mise en scène : Stéphanie Barreau; Arrangements musicaux: Stéphane Delincak. Stéphanie Barreau, mezzo-soprano; Omar Benallal, ténor; Benoît Duc, baryton ; Stéphane Delincak, piano.

**Compte rendu, festival.
Cuenca (Espagne, Castilla La
Mancha). Le 19 avril 2014.
Rameau: Grands Motets.
Orchestre et chœur Les
Siècles. Maria Bayo,
Véronique Bourin, Erwin Aros,
Arnaud Richard... Bruno
Procopio, direction.**



53 SEMANA

DE MÚSICA
RELIGIOSA
DE CUENCA



Les

grands motets de Jean-Philippe Rameau sont l'équivalent pour le XVIII^e des Vêpres de Monteverdi au XVII^e : une œuvre personnelle révélant les possibilités les plus invraisemblables de son auteur (génial) et aussi dans sa démesure expérimentale, un sommet offert à l'histoire de la musique sacrée baroque (où a-t-on vu précédemment une telle liberté dans les formes et les combinaisons vocales comme chorales en France à cette époque ?). En traitant un genre marqué par l'esprit Grand Siècle et Versaillais, illustré avant lui par Lully, Dumont, Delalande, Rameau s'empare donc très tôt d'un rituel royal ambitieux dont il fait par sa trempe et sa fougue, un laboratoire d'idées et d'effets inédits. Mondonville après lui s'en souviendra créant après

lui, d'autres grands motets d'un souffle souverain eux aussi... Il reste incroyable cependant que leur genèse soit mystérieuse: pour quel mécène, à quelle occasion les Motets furent-ils composés et créés ? Où et à quelles dates précises ? Nul ne le saura jamais sans doute. Datés avant l'installation de Rameau à Paris (1722), et donc avant sa carrière fulgurante comme compositeur d'opéras à la cour de Louis XV, les Grands Motets concentrent cette furie inventive propre au créateur, alors tâcheron dans plusieurs églises et cathédrales de France : Rameau excelle apparemment comme organiste doué, au talent improvisateur reconnu (à Dijon, Lyon, Clermont-Ferrand...). Comme le peintre Nicolas Poussin à Rome démontre une manière de frénésie imaginative qui révolutionne la peinture académique néoclassique du XVIIème (avec cette sensibilité si particulière à la couleur et à la nature), Rameau réalise ici dans les 3 motets concernés, un manifeste de ses possibilités les plus audacieuses pour l'orchestre, les solistes, le chœur. Rien n'égale dans ce corpus écrit avant les opéras, l'ampleur de vue, le dramatisme lyrique et exacerbé, l'invention formelle associant duos, trios, quatuor, solistes et chœur, relief instrumental (en particulier l'harmonie des bois : flûtes, hautbois, bassons...). L'invention et le raffinement défendu par Rameau reste saisissant en innovation et en trouvailles irrésistibles. C'est peu dire que les Grands Motets confirment le génie architectural de Rameau, son œuvre de théoricien, son immense sensibilité dramatique, sa sensibilité de poète du sentiment ici au service de la ferveur. Ici, la théâtralité, le spectaculaire, l'ivresse tendre et la sensualité italienne s'y développent avec un sens du raffinement, de la grandeur, absolument inouï.



Autant dire que le cycle est l'un des plus complexes à réaliser. Si les deux premiers joués ce soir sont les plus anciens (*Deus noster refugium* et *Quam dilecta*, probablement écrits à Lyon dans les années 1713-1715), *In convertendo*, le plus magistral du triptyque pour nous, et repris au Concert Spirituel en 1751, en reste la pièce maîtresse, tant par l'inspiration musicale que l'ambition de sa structure (en particulier le chœur final, à la fois redoutable et spectaculaire). Il serait le volet central et principal d'un triptyque déjà grandiose par son agencement général.

Fureurs du Rameau prélyrique

En trop peu de temps de répétition, le chef francobrésilien Bruno Procopio assure l'un des concerts les plus convaincants du festival de Cuenca 2014. Il réunit ici l'orchestre français sur instruments anciens, Les Siècles, en effectif resserré (soit moins de 15 instrumentistes), auxquels il a choisi le concours du violoniste Patrick Bismuth (premier violon) avec lequel il a enregistré [une version récente des Pièces de clavecin en concerts \(1 cd Paraty\)](#).



Le jeune maestro confirme ses affinités avec la verve, la majesté, l'immense invention d'un Rameau ici particulièrement loquace et éloquent, raffiné et flamboyant. Articuler le texte latin, en exprimer l'ampleur dramatique, la finesse des accents tendres (solistes) ou fulgurants, réussir la combinaison entre instruments (surtout les bois somptueusement insolents : saluons les musiciens des Siècles ici, autres vedettes du concert), chœur, chanteurs solistes (associés en duos, trios, quatuors) est un défi permanent, d'autant que le compositeur ne laisse jamais le prévisible s'installer : il ose tout, surprend, redouble d'images expressives, de contrastes saisissants. Les solistes conviés honorent tous l'éclat et la profondeur de partitions saisissantes : le choix de **Maria Bayo**, diva ibérique célébrisissime en Espagne et qui fait l'événement de cette soirée à Cuenca, – hier subtile et incandescente Calisto (dans l'opéra éponyme de Cavalli sous la direction de René Jacobs, en une production lyrique signée Wernicke, devenue à juste titre légendaire) assume de son côté, toute l'ivresse lyrique de ses parties de soprano colorature avec son tempérament propre, un timbre charnel immédiatement repérable, des aigus non forcés puissants qui de

facto réalise totalement cette présence de ... l'opéra à l'église.

Les autres solistes sont solides et plutôt bien chantants : **Arnaud Richard** affirme sa noblesse grave de baryton-basse aguerri ; **Véronique Bourin**, en seconde soprano, excelle en une implication justement dosée ; le ténor ou haute-contre chilien **Erwin Aros** confirme sa flexibilité tendre à l'élocution soignée (aboutissement de ses années de formation au sein du CMBV Centre de musique baroque de Versailles) dans les airs qui demeurent les plus beaux et les plus élégants du cycle.



Au clavecin ou debout pour diriger les pages chorales, **le chef Bruno Procopio** récidive son aisance musclée, alliant précision et fougue après un précédent Rameau réalisé à Caracas avec l'Orchestre Simon Bolivar (mais sur instruments modernes : [» Rameau in Caracas](#)

[» pages symphoniques tirées des opéras et ballets de Rameau, 1 cd Paraty](#)). Le geste est sûr, d'une efficacité au rythme soutenu, parfois trop rapide à notre goût, précipitant ainsi le détail, minimisant le souffle et la détente interiorisée... au profit de l'énergie la plus conquérante. Mais c'est bien un Rameau fougueux et même furieusement novateur ici qui s'exprime dans toute sa liberté, son originalité, un tempérament irrésistible qui préfigure déjà toutes ses réussites à l'opéra. Impétueux, vif, solaire, le jeune maestro frappe un grand coup à Cuenca : son concert est particulièrement applaudi par le public ibérique, heureux de (re)découvrir la vitalité éblouissante du Rameau le plus inventif, le plus prometteur, le plus jubilatoire. De sorte que ce concert à Cuenca, est un superbe jalon de l'année

Rameau 2014.



Cuenca (Espagne, Castilla La Mancha). Le 19 avril 2014. Rameau: Grands Motets. Orchestre et chœur Les Siècles. Maria Bayo, Véronique Bourin, Erwin Aros, Arnaud Richard... Bruno Procopio, direction.

Illustrations : © S.Torralba pour la SMR Cuenca 2014

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra National de Paris, le 8 avril 2013. Wagner : Tristan und Isolde. Robert Dean Smith, Franz-Josef Selig, Violeta Urmana... Orchestre et Chœur de l'Opéra National de Paris. Philippe Jordan, direction musicale. Peter

Sellars, mise en scène. Bill Viola, création vidéo.

Première de **Tristan et Isolde** de **Richard Wagner** ce soir mais reprise de la production signée Peter Sellars de 2005, le spectacle commence par une minute de silence dédiée à la mémoire de Gérard Mortier. Le temps paraît voler, puisque deux clins d'œil après nous sommes submergés dans le chromatisme puissant du célèbre prélude. En l'occurrence, il est puissant mais aussi raffiné. C'est grâce à la baguette sensible mais intelligente de Philippe Jordan, qui dirige l'Orchestre National de l'Opéra de Paris de façon impressionnante. Comme souvent chez Wagner, l'orchestre est le véritable protagoniste.



Long poème de l'amour et de la mort

L'opéra, sur le livret du compositeur, est un poème à l'amour transcendé par la mort. Donc, très peu d'action. Le drame est heureusement enrichi d'un chromatisme exprimant le désir d'amour et de mort, véritable prélude à la rupture de tonalité. Ceci, avec l'impression d'un flux musical continu, fait de l'œuvre une pièce révolutionnaire du romantisme finissant. Le couple éponyme est interprété par **Violeta Urmana et Robert Dean Smith**. Les chanteurs partagent un fait curieux dans leur vie professionnelle. Les deux ont commencé leurs carrières dans un registre vocal différent, elle ancienne mezzo, lui ancien baryton. Cette curiosité s'est vite transformée en explication, vues les limites des chanteurs en cours de prestation. Le Tristan de Robert Dean Smith commence de façon presque alléchante, mais nous remarquons rapidement que ce Tristan a la voix fatiguée. Si au début de la représentation, nous avons perdu la notion du temps, vers la fin, au 3e acte, nous avons presque perdu la notion du

protocole ; Tristan souffrant et ringard (nous reviendrons sur le jeu d'acteur plus tard et la mise en scène), tu n'es toujours pas mort ??? L'Isolde de Violeta Urmana est plus équilibrée, plus heureuse affirmant plus de brio. Si elle pourrait gagner à une plus grande souplesse dans les aigus, la soprano a un timbre altier auquel il est difficile de rester insensibles, et campe une performance avec de la profondeur et beaucoup de vigueur.



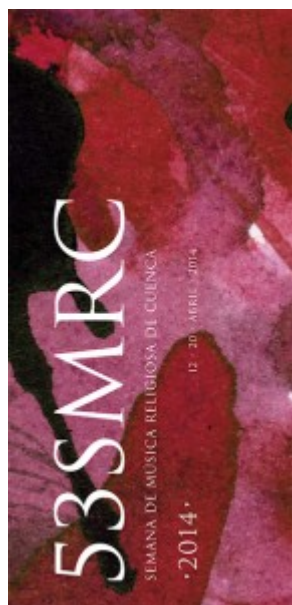
La Brangäne de Janina Baechle met du temps à se chauffer, mais quand elle y est, elle se révèle sensible et chaleureuse avec un zeste d'esprit maternel et protecteur. **Franz-Josef Selig** en Roi Marke est à son sommet expressif, il fait preuve d'un legato d'une sensualité bouleversante ; son chant est sensible et profond. Remarquons également le Melot de **Raimund Nolte**, toujours aussi plaisant à entendre qu'à voir, en plus chantant pour la première fois à l'Opéra de Paris, ou encore le marin et le berger d'un **Pavol Breslik** ... rayonnant.

Le metteur en scène Peter Sellars s'est associé à l'artiste contemporain **Bill Viola** pour cette production. La mise en scène, normalement sobre et épurée, avec le décor unique minimaliste effacé et utilitaire, dépend presque exclusivement de la création vidéo du dernier, omniprésente et d'une beauté et d'une complexité étonnantes. Dans cette réalisation cinématographique, Bill Viola se montre maître de son art. A l'intérieur nous trouvons un couple terrestre et un couple céleste, ce sont les couples sur lesquels nous devons focaliser l'attention. Puisqu'il se passe très peu de choses pendant les plus de 5 heures de représentation, la vidéo rehausse la tension et présente une nouvelle strate de lecture du texte. L'effet est hallucinant ! Bill Viola se sert de l'effet ralenti, d'un riche chromatisme visuel, des juxtapositions des plans, des jeux des perspectives et de bien d'autres effets pour s'accorder à la richesse et à la complexité de la partition et des émotions des personnages. Cette incroyable vidéo est sans doute l'un des aspects les plus saisissants de la production.

Alors, pourquoi le public de Bastille inonde la salle de huées contre Bill Viola quand il monte sur scène pour les saluts ? Nous voulons croire qu'il s'agit peut-être d'un malentendu. Peut-être, puisque Peter Sellars n'a pas participé à la reprise et donc n'était pas là pour les huées et les applaudissements, le public l'a confondu avec l'artiste vidéo. Mais on se demande encore pourquoi cette violence si réactionnaire ? Peut-être parce que, les chanteurs laissés à eux-mêmes pour le jeu d'acteur, ont essayé de remplir l'action avec des gestes décidément maladroits et contradictoires à la nature de la production. Ainsi le Tristan de Robert Dean Smith, surtout, souffre et se fourvoie comme s'il s'agissait d'un Don José appassionato interprété par un ténor italien de la vieille école. Il y a déjà assez des cris et des chuchotements dans Tristan et Isolde, le terrible bruit visuel qu'ajoutent ces gestes distrayants et contrastants fut peut-être insupportable pour une partie du public, mais, insistons

encore, la performance des artistes ne mérite pas ce type de réaction. Quoiqu'il en soit une performance vocale, musicale et visuelle à voir et revoir pour juger sur pièces ; le chef et l'orchestre y sont captivants à l'affiche de l'Opéra Bastille, les 17, 21, 25 et 29 avril ainsi que le 4 mai 2014.

Festival SMR Cuenca 2014, Semana de musica religiosa :12>20 avril 2014



Espagne. SMR Cuenca 2014 : 12 > 20 avril 2014. 21 concerts à Cuenca jalonnent une semaine exceptionnelle de découvertes et d'accomplissement musical. Il n'est pas un festival en Europe comparable à Cuenca pendant la Semaine Sainte. Dans la province de Castilla La Mancha à seulement 1h15 en train de Madrid, la ville Cuenca concentre dans son village ancien perché entre deux rivières, un site éblouissant composé de nombreuses églises et d'une Cathédrale remarquablement bien conservée. Chaque année le festival musical a

lieu pendant la semaine sainte : il en jalonne les étapes ferventes, alliant beauté patrimoniale, offre musicale et dévotion locale.

Les processions dans les ruelles du village haut confère à la Semaine de programmation musicale, un climat fervent et progressif qui va crescendo jusqu'au Lundi de Pâques, celui de la Résurrection.

Cette année à nouveau, les concerts et la thématique à l'honneur font circuler une ambiance à la fois concentrée et hypnotique à laquelle le festivalier ne peut que souscrire. Pilar Tomas, directrice artistique sait y préserver la qualité et la cohérence des concerts, mêlant les disciplines (associant photographie, peinture, sculpture et musique), faisant dialoguer les genres et les formations pour mieux inspirer l'acte musical qui est en jeu. Fidèle à ses programmations précédentes, le festival propose de multiples concerts dans les nombreuses églises du bourg, à l'Auditorio (le théâtre municipal), à la Cathédrale, joyau sacré de la Castille. Concerts habituels qui animent les lieux sacrés par des chants liturgiques et les grandes oeuvres du répertoire religieux : Messes, Leçons de Ténèbres pour les Mercredi, Jeudi et surtout Vendredi Saints, Passions (de Bach selon la tradition à Cuenca : Saint-Jean par Franz Brüggen, mercredi 16 avril à 20h30), motets, mais aussi grande formations symphoniques et cette année, point d'orgue, en relation avec l'année Jean-Philippe Rameau 2014 : le concert du dimanche 19 avril 2014 (20h30) à l'Auditorio : Les Grands Motets (Maria Bayo, Véronique Bourin, sopranos ; Edwin Aros, ténor. Orchestre Les Siècles et Bruno Procopio, direction). Soit au total, 21 concerts alliant pertinence du répertoire choisi et beauté des lieux qui les reçoivent. Cuenca est bien l'un des meilleurs festivals européens de musique sacrée. [Voir tous les programmes](#)



[CUENCA 2014](#)

53ème SMR Semana de Musica

religiosa de Cuenca

festival de musique religieuse pendant la Semaine Saintes

4 nuits à Cuenca

Nous recommandons plus particulièrement votre séjour du 16 avril au soir jusqu'au dimanche 19 au soir (4 nuitées à Cuenca) : [lire ici notre sélection des concerts événements 2014, du 16 au 20 avril : La Saint-Jean de Bach par Frans Bruggen, Alkan par la pianofortiste Natalia Valentin, Office au temps du Greco, Les Grands Motets de Rameau par Bruno Procopio...](#)



Informations
Réservations

Opéra, créations. En avril 2014, premières mondiales à Toulouse et à Bordeaux

OPERA, avril 2014. Deux importantes créations à Toulouse et à Bordeaux. Philippe Hurel présente dès le 15 avril 2014 son premier opéra sur la scène du Capitole à Toulouse, *Les Pigeons d'argile*. A Bordeaux, **Christian Lauba** à partir du 25 avril, propose son premier ouvrage lyrique lui aussi, *La Lettre des sables*. Deux noms poétiques pour deux premières mondiales.



A Toulouse, Philippe Hurel tire son sujet d'un fait d'actualité: l'enlèvement par un groupe terroriste de Patricia Hearst, héritière d'un magnat de la presse (avril 1974). L'ouvrage est une commande du directeur du Capitole, Frédéric Chambert. Le compositeur et son librettiste (Tanguy Viel) recomposent la matière du fait historique pour en tirer la matière d'un opéra non politique mais psychologique centré sur la relation de la prisonnière et de son geôlier, Patricia et Toni. Le témoignage et l'expérience de cet enlèvement par le compagnon d'armes de Toni, Charlie pèsent aussi progressivement. Le trio devient huit clos sentimental. L'opéra traite de la jeunesse inconsciente des terroristes, leur fragilité psychique face à la réalité, leur naïveté face à la violence de leurs actes; ils sont ces *pigeons d'argile*, proie des tireurs au ball-trap, qui explosent en vol, preuve de leur dérisoire pouvoir sur les êtres et le monde. Formé à l'écriture spectrale, Philippe Hurel privilégie l'efficacité du drame, l'enchaînement resserré des épisodes en une texture transparente qui recherche l'équilibre entre texte projeté naturellement (par les 6 solistes tout au long du drame) et masse orchestrale. [Les Pigeons d'argile de Philippe Hurel \(né en 1955\) : Toulouse, Capitole, les 15,18,20,22 avril 2014.](#)



A Bordeaux, Christian Lauba partage ce même souci de l'intelligibilité naturelle du chant : pas de gros effectif orchestral donc pour La Lettre des sables, afin de laisser s'épanouir les voix sur/dans l'orchestre. Le livret de Daniel Mesguish s'inspire de La Machine à explorer le temps de H.G. Wells. La musique d'essence onirique interroge la réalité des êtres dans ce labyrinthe spatiotemporel, entre passé et futur, qui permet réapparition ou multiplication. Qui est qui, et où est-il réellement, au moment où il chante ? Sans rien dévoiler ce son nouvel opéra, Christian Lauba souhaite cultiver cette part de mystère et d'envoûtement premier qui fait la magie de l'opéra : perte des repères... se perdre pour mieux se retrouver ? [Christian Lauba : La Lettre des sables. Opéra de Bordeaux, les 25, 27, 29 et 30 avril 2014.](#)

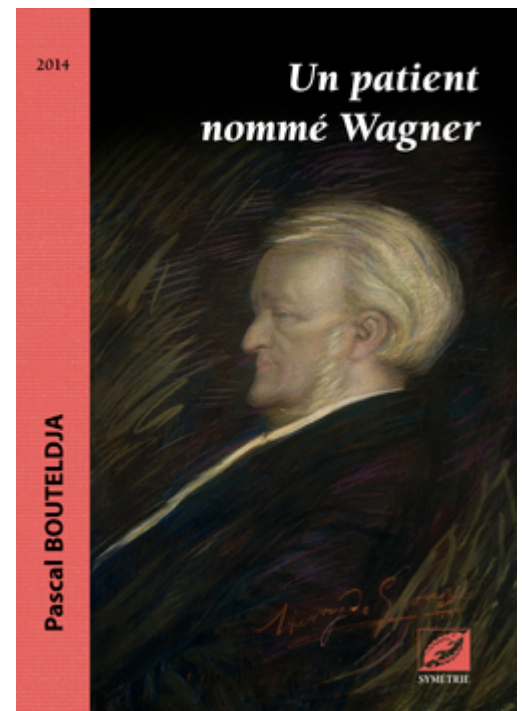
Livres. Pascal Bouteïdja : Un patient nommé Wagner

Livres. Pascal Bouteldja : Un patient nommé Wagner. Wagner par lui-même, dans son corps, au fil de son humeur et de son état physique... La patient Wagner peut-il nous informer davantage sur l'homme et sur le compositeur ? Les amateurs comme les curieux y puiseront une source nouvelles d'informations : Un patient nommé Wagner, chronique médicale qui suit les épisodes de la vie du musicien, exploite fort judicieusement un grand nombre de sources inédites en français.

Annotations et rédaction biographiques sont remarquablement précises et documentées.

Ni rapport médical avec jargon inaccessible, ni anecdotes superfétatoires, chaque précision sur l'état de santé du patient Wagner intéresse le rythme même de la composition, les accents, accélération ou dénuement de l'écriture, tout au long de la vie... L'auteur restitue ainsi une narration biographique au diapason des maladies et dysfonctionnements physiques de l'homme. La médecine chinoise et tibétaine rétablit ce que l'occidentale ne cultive que rarement : le lien entre le physique et le psychique.

Comment écrire sans être en forme ? L'équation éclaire une nouvelle façon de comprendre et connaître Wagner à son bureau. Par empirisme, par originalité aussi, le compositeur suit plus ou moins les indications de ses médecins... souvent en toute déraison : cures hydrothérapiques et régimes draconiens, soucieux de trouver une oreille scientifique marginale donc sympathique qui vibre avec lui sur son état profond. Wagner fut un grand psychosomatique, centré sur sa personne, habité par la question de sa mort, de son devenir... Petit mais nerveux et souvent illuminé voire trop familier et même grossier malgré lui dans l'intimité avec ses proches, Wagner se dévoile sous un éclairage plus nuancé que bien des biographies



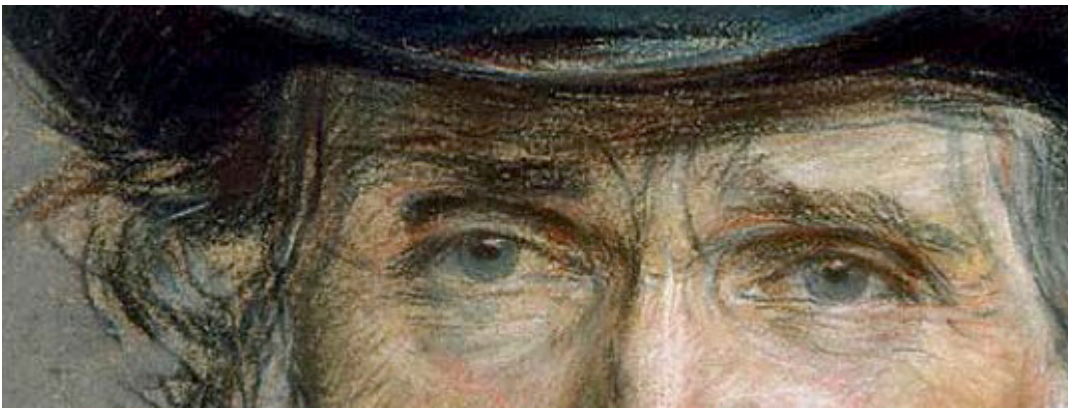
classiques : le caractère est entier, impétueux, d'une certitude qui en impose. Malgré ses multiples maux, le compositeur ne se résoud jamais à abandonner le travail ni la plume. Son œuvre lyrique le tient éveillé jour après jour, porté par une énergie intacte jusqu'à la fin, jusqu'à sa mort survenue des suites d'un infarctus du myocarde. L'auteur lui-même médecin, et vice président du Cercle Wagner de Lyon, nous dévoile en connaisseur exigeant, jamais littéralement admiratif mais en quête de vérité, et comme jamais jusque là, l'activité d'un génie de la musique dans le quotidien de sa vie la plus intime. Passionnant.

Livres. Pascal Bouteldja : Un patient nommé Wagner (éditions Symétrie). ISBN 978-2-914373-93-7. 328 pages. Editions Symétrie. Prix public indicatif TTC : 40 euros.

Juin 2014. La Traviata de Verdi à Montpellier, Marseille, Masada

Verdi: La Traviata en juin 2014 à Marseille, Montpellier, Masada (Israël). Vague verdienne en juin 2014 avec pas moins de 3 productions différentes de La Traviata de Giuseppe Verdi : ne vous laissez pas séduire par l'ivresse sensuelle des mélodies : le propos du compositeur est bel et bien sur les traces du roman de Dumas Fils (La Dame aux camélias) d'épingler l'hypocrisie de la bourgeoisie bien pensante, guère tendre vis à vis d'une jeune femme demi-mondaine aux moeurs dissolues. Qu'elle soit en fin de carrière sincère et amoureuse, elle doit payer et renoncer à cet amour

miraculeusement rencontré en la personne du jeune Rodolphe. Sur le plan vocal, l'équilibre du plateau tient à un huit clos emblématique de l'opéra italien romantique : une soprano en extase puis mourante (toujours sacrifiée dans les ouvrages lyriques), un ténor enivré, amoureux parfois brutal et cruel, un baryton qui loin d'être ce méchant caricatural, relève de l'ordre moral et de l'amour paternel protecteur, très important dans tous les opéras de Verdi. Ce début d'été 2014 est verdien avec trois productions distinctes de **La Traviata** à **Montpellier (4>14juin)**, **Marseille (17>22juin)**, enfin **Masada en Israël (forteresse de Masada, les 12,14,16 et 17 juin)**.



La Traviata de Verdi à

[Montpellier \(4>14juin\)](#)

Grazioli, Scarpitta. Nouvelle production

Avec Omo Bello, K.P. Besong, Lampert, Marrucci, Morel

[Masada en Israël \(forteresse de Masada, les 12,14,16 et 17 juin\)](#)

Oren, Znaniecki.

Avec Mosuc, Florian ; Albello, Borrás ; Pascu...

[Marseille \(17>22juin\)](#)

Foster/kim, Auphan. Nouvelle production

Avec Markova/Marcu, Pondjiclis, Tocci, Llincai/Bezduz, Barrard/Estefan...

Lire notre [dossier La Traviata de Giuseppe Verdi](#)

**CD. Gil Shaham, violon :
Concertos de Barber, Berg,
Hartmann, Stravinsky, Britten
(2 cd Canary classics).**

CD. Gil Shaham, violon : Concertos de Barber, Berg, Hartmann, Stravinsky, Britten (2 cd Canary classics). Le violon soliste ne serait-il pas finalement l'instrument roi au tournant de la décennie 1930/1940 ? En abordant quatre Concertos pour son instrument, Gil Shaham nous permet un retour sur une période riche et féconde, plusieurs partitions dont la profondeur et la justesse de ton éclairent a contrario par leur intense humanité parfois militante l'une des périodes les plus sombres de l'histoire européenne. La cover du double cd porte le numéro 1 laissant augurer une suite tout aussi passionnante souhaitons-le.



En 1939, l'industriel du savon, Fels commande à **Barber** un Concerto pour son protégé le violoniste russe Iso Briselli. En découle un Concerto particulièrement aimable et élégant, d'un classicisme nuancé et raffiné (forme plus sonate que concertante du premier mouvement) qui contraste effectivement avec sa genèse. Amorcée en Suisse, la composition se termine après un retour précipité aux USA après que le gouvernement américain invite ses ressortissants à fuir l'Europe rongée par la barbarie nazie. Le jeune russe se défile trouvant l'oeuvre sous le regard critique de son mentor Meiff, pas assez puissante ni suffisamment noble. Barber se décourage mais finalement soutenu par son compagnon Gian Carlo Menotti, compositeur et violoniste, il trouve les ressources pour faire créer son concerto en février 1941 sous la direction d'Ormandy : Gil Shaham exprime cette intériorité lyrique plutôt pudique en phrases soutenues et toujours parfaitement énoncées. Le caractère plus échevelé et âpre aussi du dernier mouvement, dans sa version plus resserrée de 1949, ajoute à la précision du violoniste, en très belle complicité avec New York Philharmonic et David Robertson (février 2010).

Le Concerto de Berg s'inscrit dans une période angoissée et tendue pour le compositeur dont Wozzeck restait interdit de

création (malgré l'activité de l'immense chef Erich Kleber) et Lulu peinant à être achevée... En avril 1935, la fille d'Alma Gropius, ex épouse Mahler, Manon, meurt à 18 ans : sa mort ébranle le cercle restreint de la famille endeuillée dont ... Berg. Mi août, pour le 56ème anniversaire d'Alma, le Concerto « à la mémoire d'un ange » était terminé. Dans le premier mouvement, le violoniste sait exprimer la douceur déjà évanescence de la jeune défunte en un portrait plein de délicatesse et de retenue, puis d'innocence dansante dans l'allegretto qui est enchaîné; les superbes couleurs, chambristes de la Staatskapelle de Dresde déploie un tapis remarquablement agile et accentué, semant dans le réseau des successions dodécaphonique, des guirlandes tonales dont Berg a le secret. Soliste et orchestre canalisent et mesurent là encore en un dialogue serti de complicités intérieures, les tensions et la versatilité d'une partition qui semblant entrer en résonance avec le climat délétère de l'Allemagne d'alors ; le violoniste exprime le scintillement triste et désespéré d'un monde qui implose et s'effondre sur lui-même, en de longues vagues qui s'effilochent jusqu'à l'exténuation finale, celle d'un paysage lunaire et léthal (Dresde, juin 2010). Magistral.

L'opus 15 de Britten est décrété « injouable » par Heifetz : outre ses difficultés techniques indiscutables, le Concerto est très proche des convictions personnelles de l'auteur vis à vis de la guerre et de son engagement pacifiste. Le premier mouvement (moderato) est un hommage aux victimes de la guerre d'Espagne. Comme le Concerto de Stravinsky, le sarcasme pointe sans maquillage dans le Scherzo : dénonciation brûlante et vive des horreurs commises au nom des fusils et des bombes. Purcellien et baroque dans l'âme, Britten achève son parcours semé de cris et de visions terrifiantes, par une ample passacaille qui suscite la paix et le repos, l'oubli et la quiétude. Ce Concerto composé en pleine guerre jalonne l'oeuvre humaniste du musicien bientôt auteur du War requiem (1961) puis de l'opéra Owen Wingrave (1969). Précis, subtil,

suggestif, le violon de Gil Shaham semble étinceler à chaque accent doloriste ; sa pudeur musicienne rétablit la profonde humanité de l'œuvre malgré ses syncopes et ses vifs sursauts. De toute évidence, assembler les deux œuvres Britten / Stravinsky reste éminemment pertinent : voici la musique la plus captivante, écrite en temps de guerre pour exhorter à la paix et au silence des armes. Nous en sommes loin : voilà qui fait toute l'actualité de ce programme lumineux et investi.

Plus récent, l'enregistrement du **Concerto de l'humaniste munichois antifaciste Karl Amadeus Hartmann** (enregistré en septembre 2013), plonge dans des eaux plus profondes encore, témoignant de vision terrassées qui ont affronté la Bête : très engagé contre toute forme de tyrannie sanglante, Hartmann laisse dans son Concerto pour violon où dominant les cordes, résonateur amplifié de l'instrument soliste, une partition mordante, d'une tendresse hurlante, dont la tonalité funèbre honore la salut de toutes les victimes des années 1930 et 1940 en Europe. Le compositeur assimile Reger, mais aussi Bruckner, Mahler et Bartok dans cette œuvre somptueuse, noire, lacrymale mais d'une pudeur rentrée (sublime choral conclusif), écrite en 1939 et créée en 1940. La sensibilité crépusculaire du soliste éclaire le Concerto jusqu'au dernier éclair grâce à une tension jamais abandonnée y compris dans les séquences plus lentes et introspectives. Le Concerto d'Hartmann (mort en 1963) reste la révélation de ce programme marqué par la guerre et le règne des Ténèbres.

Gil Shaham, violon. Concertos pour violon des années 1930.
Volume 1. 2 cd Canary classics.

DVD. Rossini : Le comte Ory (Cecilia Bartoli, 2011)

DVD. Rossini : Le Comte Ory (Bartoli, Tang, 2011). Zurich, décembre 2011. La diva Bartoli casse désormais son image en se mettant en péril, parfois dans des mises en scènes » décalées » et pseudo « branchées » dont le souci apparent (mais déficient) du théâtre et du sens n'empêche pas comme ici un manque d'idées justes (même foire aux effets anecdotiques dans la mise en scène du Giulio Cesare à Salzbourg l'année dernière...). Les metteurs en scène Patrice Caurier et Mosche Leiser nous ont habitué à plus de finesse, moins de gadgets. Néanmoins, très inspirée, la Bartoli (qui chantait hier le page Isolier) fait une comtesse Adèle délirante ; la diva souligne le délire de la bourgeoise bien comme il faut, trop heureuse de pouvoir enfin se libérer des bienséances, son frère étant parti en croisade... En bête de scène, il faut bien avouer que la mezzo romaine nous régale : facétie, virtuosité, pétulance... un festival de présence scénique et vocale. Il y a de la complexité dans ce Rossini scabreux et souvent imprévisible qui se joue des formes conventionnelles, ce que laisse s'épanouir le jeu inspiré de la diva insatiable et inventive. A ses côtés, son époux à la ville, le baryton Oliver Widmer (Raimbaud, le compagnon d'Ory) ne gâche pas le tableau. Seul le ténor Javier Camarena manque de finesse et d'assurance vocale. Reste que le transfert de l'intrigue de l'opéra créé en 1827, dans la France Gaulliste nous laisse perplexe. La transposition demeure artificielle. Pas sûr que les scénographes relèvent la barre avec leur Otello rossinien (avec Bartoli aussi) qui s'empare du TCE à Paris en avril 2014.



Cette production est sur le plan musical et vocal une

alternative au dvd paru précédemment avec Juan Diego Florez et Diana Damrau, couple éblouissant de finesse et de délire sans limites... dans une production nettement plus lisible et dramatiquement prenante (Virgin classics).

Rossini : Le Comte Ory. 2 dvd Decca.